

Salade de têtes

De notre correspondant culturel à Paris, Louis-Albert Zbinden.

Un clown : Devos; un cycliste : Anquetil; un malade : Maurois; un chanteur : Ferré; un revenant : Malraux; une visiteuse : Liz Taylor; un (presque) centenaire : van Dongen; un jeune marié : Henry Miller. C'est l'inventaire de la semaine de Paris. En cherchant bien, on trouverait sûrement le raton-laveur.

Cette salade de têtes, il faut éviter de la remuer trop, si l'on veut lui conserver son

ton : et jusque sur les tombes, et jusque sur la sienne.

Des pierres, des hommes et une jolie souris

Paris est une jungle. Il faut tailler son chemin pour y voir clair. Toute idée, heureusement, en fournit l'instrument, car toute idée trouve à s'associer à tel ou tel



Liz Taylor portait un étincelant diadème de brillants d'une valeur de 6 millions de nouveaux francs au gala de « La Mégère apprivoisée ». Qu'en ont pensé les petits rats de l'Opéra ?

goût et reconnaître la valeur bien inégale de ses ingrédients. De l'olive au piment, on peut se plaire à moduler la chronique sur l'arpège des condiments.

L'olive, c'est le doux-amer du « Grand Meaulnes » mis en images par Albicocco. Depuis trente ans, les cinéastes faisaient le siège d'Isabelle Rivière pour lui arracher l'autorisation de « tourner » le roman de son frère (le plus lu, selon les sondages, par la jeunesse française). Elle résistait. On la comprend. A-t-elle eu raison de céder à Albicocco ? Il semble que oui.

Le choix des acteurs est, en tout cas, une réussite. Brigitte Fossey (la fillette de « Jeux interdits ») et Jean Blaise sont tels qu'en lisant le roman, le rêve le plus exigeant a pu les imaginer, moins beaux qu'infiniment touchants, avec un peu de brume et beaucoup de clarté rayonnante, et ne ressemblant à personne.

Isabelle Rivière s'est déclarée satisfaite du résultat. Il est vrai qu'elle est juge et partie : elle a « supervisé » l'adaptation.

Le piment est aussi fourni par le cinéma. Traiteur : Jean Baratier. Son film « Le Désordre à vingt ans » est mieux qu'un documentaire, c'est une résurrection et un jugement, par le choix des gens et des choses, sur Saint-Germain-des-Prés. Ce quartier, auquel les sociologues font déjà un sort dans l'histoire du siècle, était alors dans son âge existentiel (l'immédiat après-guerre). Le café était infâme, mais les roses étaient rouges. Artaud vaticinait, Luter clarinettait, Gréco avait un long nez, celui que plus tard elle ferait raccourcir sans devenir Cléopâtre, mais c'est Sartre qui changeait la face du monde en proposant une nouvelle manière de le sentir. Et sur ce monde de cave, de halls d'hôtel et de souper d'artistes, de velléitaires enterrés et d'écrivains graves, régnait un magicien : Boris Vian, homme-orchestre, homme à tout (bien) faire, saint Boris Chrysostome, pompant la vie par tous les pores de sa peau et la recrachant en piécettes d'or, chansons, romans, poèmes, chœurs de pis-

événement de l'actualité. La tombe de Vian est une pierre qui en fait surgir d'autres. Par exemple, celles qui, avec beaucoup d'icônes, viennent du fond de la vieille Russie remplacer au Grand Palais les granits anadyomènes de Lavrens.

Ou bien ces deux rocs en pleine mer, aux antipodes l'un de l'autre, entre lesquels un petit caporal fit jadis trembler l'univers. Bonaparte commence dans une île, Napoléon finit dans une autre. Ce destin insulaire, André Castelot l'examine à son tour dans son nouveau livre, « Bonaparte ». Que faisait en Corse le futur empereur ? Il regardait la France.

Marcel Jullian, l'éditeur-aviateur de la Librairie Académique Perrin (et de Plon), a frétilé, s'il vous plaît, une Caravelle pour conduire la critique parisienne dans l'île de Beauté, afin qu'en compagnie de l'historien, elle apprécie l'éloquence du panorama historique.

Il y a des hommes qui savent rendre aux pierres l'écho des entreprises humaines auxquelles elles ont servi de base : Castelot. Il y en a d'autres qui savent les faire parler leur propre langage : Casteret. « Les Pierres qui parlent », c'est le titre du dernier livre du célèbre spéléologue. Norbent ou le règne minéral.

Quant aux jolies femmes, laissons-leur le privilège de faire briller les plus précieuses : au gala de « La Mégère apprivoisée » (film anglais dont elle est l'héroïne avec Richard Burton), Liz Taylor portait un étincelant diadème de brillants. Valeur : six millions de francs.

Qui a jamais osé dire que Liz Taylor était une tête légère ?

Staline : un tyran pour un autre opéra

Qu'avons-nous sur les scènes ? Rien de fracassant. Un succès de confection : « Pygmalion », de Shaw, revu par Puget, des œuvettes d'acteurs-auteurs taillées à leur seule mesure : « Frédérique », de Lamoureux, « Extra muros », de Raymond Devos.

Tendance de la saison : à l'histoire contemporaine.

Sur le plateau de l'Athénée, un soldat américain, traumatisé par la guerre dont il revient, raconte le Vietnam (« L'Arme blanche », de Victor Haim) ; sur celui de l'Atelier, Bernard Noël, en Staline, évoque avec ses ministres convoqués dans sa datcha son existence et sa succession. Il lui reste trois heures à vivre et il les joue en opéra (« Opéra pour un tyran », de Henri-François Rey). A la Gaîté-Montparnasse, trois jeunes Russes sont montrés pendant le siège de Leningrad, entre les tâches de la guerre et l'espérance de la vie. Au TEP (Théâtre de l'Est Parisien), un Noir d'Amérique (Antilles) raconte une révolution dans un pays d'Afrique noire.

« Si j'étais veilleur de nuit et que l'on me demandât où en est l'heure, je répondrais que deux mois après son indépendance, nous en sommes à l'heure où le Congo est une chèvre entre les dents du fauve. »

Ainsi parle Patrice Lumumba dans « Une saison au Congo », d'Aimé Césaire.

Si l'on tient pour négligeable que Robespierre soit revenu en « Pauvre Bitos » au Théâtre de Paris, et en prenant soin de laisser de côté le général raté de Peter Ustinov aux Ambassadeurs (« L'Ascension du général Sitz », très mauvais), on aura les éléments d'un constat : le théâtre se nourrit enfin d'actualité. Il sort du boudoir, du laboratoire et du huis clos pour s'ouvrir au monde, ce monde fut-il atroce.

Mais nous savons depuis Eschyle que plus le théâtre se nourrit bas, plus il monte haut. Dans le cortège de Dionysos, il y a toujours des bêtes, et parmi ces bêtes sauvages, une hyène. Cette hyène, c'est le théâtre qui se repait de charognerie humaine, et par lui nous nous en purgeons.

Les « Antimémoires » de Malraux entrent déjà dans l'histoire : les lire équivaut à fixer le soleil. La force de cet ouvrage oblitère tout le reste...

Malraux, Jung, l'ours et l'échelle

En cette jeune saison parisienne, il se trouve que l'histoire contemporaine éclate aussi dans la littérature : « Les Antimémoires » d'André Malraux.

Par la personnalité de l'auteur, la dimension du volume (une caisse de résonance de 600 pages) et la richesse du contenu, ce livre est un éclair qui aveugle et fait à son tour éclater la littérature. « Mon vrai livre », dit Malraux. (Les autres étaient-ils donc faux ?) Toujours est-il qu'on en sort ébloui, comme après avoir fixé le soleil et que sa force oblitère le reste.

C'est l'événement. Tout le monde en parle (à commencer par Malraux), tout le monde l'a lu ou va le lire. On trouve les « Antimémoires » partout, jusque chez les humbles marchands de journaux des quar-

tiers populaires, entre l'Almanach des Postes et « La Semaine de Suzette ».

D'autres en parleront dans ce journal, s'ils ne l'ont déjà fait. Détachons de ses pages ce paragraphe, à la vérité peu significatif de l'œuvre, mais qui touche les Suisses, puisqu'il concerne notre grand Jung :

« Jung, le psychanalyste, est en mission chez les Indiens du Nouveau-Mexique. Ils lui demandent quel est l'animal de son clan : il leur répond que la Suisse n'a ni clans ni totems. La palabre finie, les Indiens quittent la salle par une échelle qu'ils descendent comme nous descendons les escaliers : le dos à l'échelle. Jung descend, comme nous, face à l'échelle. Au bas, le chef indien désigne en silence l'ours de Berne brodé sur la vareuse de son visiteur : l'ours est le seul animal qui descende face au tronc et à l'échelle... »

Biennale de Paris : demandez le lexique !

Mais un autre événement a commencé et qui se prolongera pendant plusieurs semaines : « la Biennale », cinquième du nom. Tous les arts, tous les jeunes, tous les pays. Là aussi, éclatement. Du Musée d'Art moderne et des objets plastiques qui y sont rassemblés, la Biennale essaiera dans d'autres lieux de la capitale, salles de concert, salles de théâtre, places publiques pour les spectacles qui exigent ces espaces et ces ambiances.

Mais s'agit-il encore de spectacles ? On dirait « happening » si le terme n'avait pas perdu son sens, à force d'être utilisé à tort et à travers. Car les mots ne désignent plus les choses, faute pour beaucoup de choses de n'avoir pas de mot qui les désignent. Le problème le plus important peut-être de l'art nouveau est un problème de sémantique. « Pop'art » a désigné quelque chose de clair. « Op'art » quelque chose de moins clair. Pour le reste, rien. « Structures », disent-ils, ou art « cinétique ».

Monsieur Boum-Boum, centaure slavo-nippon, m'arraisonne avec une « chose » qui n'est pas une machine, d'une couleur qui n'en est pas une, d'une forme sans importance, pour un usage ne concernant ni le rêve, ni la lucidité, en vue d'un résultat qui n'est ni la stupeur, ni la délectation.



Hors de toute norme.

Je vois où le sidéral Monsieur Boum-Boum prend son élan, mais je ne vois pas où il veut en venir (dans son dialogue avec son public). Il nous refuse le recours de nos repaires, soit ; il entend nous purifier avant de nous placer sur son orbite, soit. Mais après ?

Je suis de ceux, béotiens peut-être, qui achètent le programme, lisent la posologie avant la pilule, et aiment le nom des étoiles. Car les mots sont plus que les mots. Ce sont des signaux, et les signaux sont le critère de la reconnaissance entre les hommes. Or il n'y a pas d'accord conceptuel en dehors de l'accord sur les termes. Un ami disait : « Je suis prêt à tous les lavages de cerveau, mais je veux connaître la marque du savon. »

Il avait raison.

Au fait, le voilà, notre raton laveur !

Louis-Albert ZBINDEN.